L'art et la valeur

L'art s'adresse aux sens, même si le rapport à l'art n'est pas uniquement sensible. Quoi qu'on pense d'une œuvre, à quoi qu'elle nous fasse penser, nous y sommes ramenés comme à un objet offert à nos sens, et qui « fait sens » pour nous.

On peut d'ailleurs remarquer que les arts « par excellence » ne s'adressent pas à n'importe quels sens. L'art privilégie la vue (peinture, sculpture, architecture, et tous les arts mixtes comme théâtre, danse, cinéma, etc.) et l'ouïe (musique, poésie, et aussi encore théâtre, opéra, etc.). Quand on considère les autres sens, on voit qu'on a affaire à des arts moins reconnus. La cuisine, qui s'adresse au goût, est-elle un art ? Et quand elle se prétend telle, ne s'efforce-t-elle pas par exemple de jouer sur le visuel au moins autant que sur le gustatif ? La parfumerie, art de l'odorat, peut prétendre, mais avec difficulté, au rang d'art. Quant à l'art du toucher... ce dernier sens est si près du corps et de ses fonctions vitales qu'il est difficile d'imaginer un art du toucher (sauf l'art du massage, voire l'érotisme dans certaines cultures).

Ce qui semble clair, c'est que plus on s'éloigne du corps, plus l'art est noble. Ou pour mieux dire, plus on sépare la perception sensible des fonctions vitales, plus on ménage l'espace nécessaire à une expérience « esthétique ». Ainsi on invitera celui qui veut goûter le vin à ne pas boire, et à venir sans avoir soif. Le glouton ne peut goûter. Vue et ouïe sont des sens « à distance », alors que les autres sens s'exercent au contact de l'objet, ce qui en principe invite le corps à réagir avec plus d'urgence. On voit donc, pour le dire autrement, que c'est dans la mesure où les sens peuvent être stimulés de façon « désintéressée » que l'art commence à avoir une place. Moins l'objet incite le corps au mouvement, plus le sens se « spiritualise », plus on a tendance à parler d'art. Une musique qui semble ne viser qu'à mettre le corps en mouvement sera qualifiée de « musique de sauvage ».

Ne devrait-on pas alors distinguer deux fonctions de l'art ? L'art viserait à nous spiritualiser, mais l'homme ferait de l'art un usage moins avouable, recherchant tout simplement le plaisir sensible ? On peut le penser, mais il faut remarquer que lorsque l'art nous « reconduit » au corps, au sensible comme tel (la musique de danse), il nous reconduit à notre corps d'une façon qui n'est pas naturelle. « Naturellement », nous prêtons relativement peu d'attention à notre corps ; nous nous en servons, et c'est l'objet de notre action qui concentre notre attention. Dans la danse le corps est empêché d'interagir de façon utile avec le monde. Son mouvement devient un but en soi. On a évoqué le tango, forme humaine de la danse nuptiale, plus exactement symbole de l'acte sexuel lui-même (un homme politique français du début du siècle disait : « Je ne savais pas qu'on pouvait faire ça debout »), qui libère une sensualité que l'acte sexuel ne comporte pas nécessairement, et qui se trouve métamorphosée par le fait qu'on s'interdit de donner aux sensations le prolongement qu'elles auraient « naturellement ». On peut préférer l'un ou l'autre, mais c'est un bon exemple de la façon dont l'art joue avec nos sensations.

De toutes façons il s'agit bien de déjouer les pièges du « naturel » ou du biologique. Faire « durer le plaisir » est un fait de culture. En cela l'art est proprement humain. Il est donc ce par quoi l'homme « fait exception » dans la nature, ce qui est peut-être (attention au changement de sens) sa « nature ». Ici le texte de Merleau-Ponty (la notion « d'échappement ») pourrait revenir.

Il n'y a donc pas un art qui nous reconduit au biologique et un art qui nous en libère. De toutes

façons, être reconduit au corps est un fait de culture - on pourrait presque dire qu'il n'est pas naturel de faire attention à son propre corps. Le culte du corps est un fait de culture, et représente lui aussi un affranchissement par rapport au biologique.

Ce qu'il fallait surtout penser ici, c'est que la question de l'art est avant tout une question de valeur. « Ce n'est pas de la musique » signifie en fait « cela ne vaut rien », « cela n'a pas d'intérêt », « cela ne correspond pas à ce que *doit être* la musique pour valoir quelque chose ». Ce genre de jugement suppose toujours l'idée de ce que la musique *devrait être*, elle-même reliée à une certaine idée de ce que la musique devrait *produire*. On sait que les jugements sur la musique témoignent souvent d'une inquiétude chez les parents. Écouter de la mauvaise musique, c'est se corrompre. Écouter de la musique de sauvage, c'est risquer de devenir mauvais, délinquant ou asocial, voire bestial, genre singe à capuchon. C'est reconnaître très profondément à l'art une fonction *d'humanisation*. L'art peut *humaniser* ou *pervertir*. On interdisait au début du siècle aux jeunes filles de lire les « mauvais romans ». Cette puissance de l'art lui est reconnue par tous, et c'est pourquoi les jugements sur l'art concentrent de tels enjeux, alors même que tous reconnaissent qu'ils sont légitimement relatifs à chacun.

Derrière cette question, il y a donc celle de l'*humanisation*. Il est « essentiel » à l'homme, et sans doute à l'homme seul, de *devoir travailler à réaliser sa propre nature*. L'homme sera toujours *sa propre œuvre*, et ce qu'il sera, en ce sens, n'est pas défini par son appartenance biologique ou son patrimoine génétique. Et dans l'éventail que ces déterminations laissent ouvert, l'homme est le seul être à être susceptible de « se perdre » ou de « se sauver ». Vocabulaire religieux, dont il faut réfléchir le sens profane, anthropologique, ou philosophique. Autrement dit, l'homme pense qu'il ne réalise pas *nécessairement* son humanité. C'est la notion de *nature* qui prend ici un sens étrange : conformément à l'étymologie, la nature humaine, c'est *ce qui doit advenir en chaque homme*, mais qui peut tout aussi bien ne pas advenir, surtout s'il « se néglige ».

C'est l'ambiguïté de l'étymologie : *natura*, en latin, est un participe futur ; mais en latin, le participe futur indique aussi bien ce qui *sera* que ce qui *doit être*. En français, quand vous avez un devoir « à faire » (ici le latin utiliserait un participe futur), cela signifie que le devoir *devrait être fait*, mais pas forcément qu'il sera fait. Pour un animal, sa « nature », c'est ce qu'il *va être* (un animal adulte), parce que si on ne contrarie pas son développement naturel, il parviendra *nécessairement* à son état adulte. Pour l'homme (qui, physiquement, vérifie la même chose), la question est de savoir s'il réalisera, et dans quelle mesure, ce qui *s'exige* en lui (ou qu'on exige de lui ?), et qui définit sa *nature*, c'est-à-dire ce qu'il *a à être*.

L'art est au centre de ces enjeux. Voyez *Le nom de la rose*, où tout tourne autour de l'existence de ce livre d'Aristote qui *ne doit pas être lu* pour que l'homme ne se perde pas. L'art, ou le rapport à l'art, nous modèle de l'intérieur ; il définit aussi la forme de notre socialisation (les modes, le snobisme, la dimension identitaire) ; que vaut alors l'humanité qu'on est en train de construire ? ce qui fait qu'on ne peut pas séparer la réflexion de l'art de la question morale. La façon dont il modèle l'homme, le type d'homme qui se trouve ainsi produit, cela peut ouvrir à bien des réflexions.